

Lancement du livre

« Nos Vies d'Après : Témoignages des survivantes de violences sexuelles,
Stade du 28 Septembre, Conakry - Guinée »

Enjeux et perspectives de réparation



Bonjour à toutes et tous,

Aux côtés du Bureau du Haut-Commissariat des Nations Unies aux Droits de l’Homme (ONU-Droits de l’Homme) en Guinée, le Fonds mondial pour les Survivantes (GSF), l’Association des Victimes, Parents et Amis du 28 septembre (AVIPA) et l’Organisation Guinéenne de Défense des Droits de l’Homme et du Citoyen (OGDH) organisent **le mercredi 8 décembre 2021 un événement de lancement du livre intitulé « Nos Vies d’Après – Témoignages des survivantes de violences sexuelles, Stade du 28 Septembre, Conakry, Guinée »**, préfacé par le Dr Denis Mukwege.

Ce lancement sera suivi d’une discussion sur les « **Enjeux et perspectives de réparation pour les survivantes de violences sexuelles du Stade du 28 Septembre** » alors que la Guinée a commémoré en septembre dernier, le 12ème anniversaire de ces tragiques événements.

Le lancement du livre constituera un temps fort au cours duquel il sera possible de prendre connaissance des étapes de sa réalisation en présence des survivantes, de la journaliste et du

photographe et d’écouter quelques-uns de leurs témoignages. Par la suite, l’audience sera invitée à débattre des avancées du projet de mesures de réparation intérimaire, des perspectives d’une politique nationale de réparations et de l’organisation du procès du 28 septembre.

Cet évènement est organisé avec le soutien du Bureau de la Représentante spéciale du Secrétaire Général des Nations unies sur les violences sexuelles commises en période de conflit, qui accompagne les efforts de justice et réparation en Guinée depuis la signature, en novembre 2011, d’un communiqué conjoint pour lutter contre l’impunité pour les crimes de violences sexuelles commis lors des évènements du 28 septembre 2009.

Nous vous souhaitons de belles et fructueuses discussions!

Les organisateurs



Mercredi 8 décembre 2021

8.30-9.00	Accueil des participant.es
9.00-9.15	Ouverture et introductions

Première partie : Lancement du livre “ Nos Vies d’Après : Témoignages des survivantes de violences sexuelles, Stade du 28 Septembre, Conakry, Guinée ”

9.15-10.15	Présentation du livre (réalisation, lectures et échanges)
10.15-10.35	Pause-café

Deuxième partie : Projets et perspectives de réparation pour les survivantes de violences sexuelles en Guinée

10.35-10.40	Projection vidéo sur le projet pilote
10.40-11.10	Réalisations du projet pilote de GSF, AVIPA et OGDH en Guinée
11.10-11.15	Projection vidéo de portraits de survivantes
11.15-12.15	Opportunités de réparation en Guinée, échanges entre les représentants du gouvernement, de la communauté internationale et de la société civile
12.15-12.30	Clôture
12.30-14.00	Partage autour d’un déjeuner



Réunion des survivantes,
Conakry, Guinée, avril 2021.



“

Après les événements du 28 septembre, je n'étais pas très bien portante mais je le cachais à mes enfants car ils m'avaient dit de ne pas aller au stade. J'ai dû masser mon corps avec de l'eau chaude et aller à l'hôpital où le médecin m'a prescrit des injections. Personne n'a su ce qui m'était arrivé, à part les voisins qui étaient avec moi au stade et avec lesquels j'ai tissé des liens solides.

Je suis allée manifester pour le bonheur de mon pays. Je remercie Dieu d'être en vie car il y a des victimes qui n'ont pas survécu comme l'un de mes neveux. Mon beau-frère a perdu un œil.

Avant ces événements, j'achetais des fruits à crédit provenant de la région du Foûta que je revendais au marché Matoto. Mais j'ai dû arrêter cette activité vu mon état de santé mais aussi par peur de croiser des militaires. Je faisais des cauchemars sur eux et j'avais peur. J'avais néanmoins un peu d'argent et je revendais des pagnes à la maison pour subvenir à mes besoins. J'ai longtemps hésité à venir à AVIPA car je ne voulais plus entendre parler du stade du 28 septembre. Mais depuis que je suis là j'ai été vraiment épaulée. J'ai rencontré des personnes avec qui rire et échanger pour soulager ma peine. Au cours de mon premier entretien avec les psychologues, je ne pouvais pas parler, je ne faisais que pleurer. Je suis allée deux fois à l'hôpital et cela m'a soulagé. Aujourd'hui, je dois m'occuper de mes petites maladies liées à la vieillesse.

La réparation financière m'a permis de devenir autonome et ne plus prendre de crédits avec les grossistes. J'ai six enfants. J'ai donc acheté une moto pour l'un de mes fils qui en a fait un taxi et ramène la recette. J'ai payé la scolarité pour d'autres de mes enfants ainsi que trois mois de cours à l'école coranique.

Je vois un grand changement pour mon avenir. Après les événements, je n'avais aucun soutien, mes enfants étaient petits et je devais tout faire. J'étais sous pression de mes créanciers. Certains m'insultaient, je me battais avec d'autres. Je n'arrivais pas à manger, ni à prier à cause des soucis. Maintenant, j'ai un conteneur et je vends paisiblement mes pagnes, mes denrées alimentaires en gros et en détail, mon charbon et mon savon à la devanture de ma maison. Grâce à mon commerce qui ne fait que s'agrandir, je peux déposer de l'argent à Wakili toutes les deux semaines. Cela me permet de contribuer financièrement lors des mariages, baptêmes, décès.

Côté santé, je me sens bien. Mes enfants ont grandi et sont partis, ma fille s'est mariée, je suis à la maison avec le benjamin. ■

Mariama K.

”





”

J'étais écoeurée par ce qui m'était arrivé au Stade du 28 septembre et par le rejet de ma belle-famille. Mon époux était au Gabon et je vivais avec sa grande sœur ici. Quand elle lui a dit que j'étais partie au stade, il m'a fait venir auprès de lui. Il n'y croyait pas. Pendant les six mois que j'ai passés à ses côtés, nous n'avons pas eu de relations intimes. Un jour, il m'a surprise dans la chambre en train de consulter mes documents médicaux. Il m'a pris les papiers des mains et les a lus. Il m'a ensuite immédiatement renvoyée en avion pour la Guinée. Cela a signé la fin de notre mariage. Il a même voulu me prendre notre unique enfant.

Je suis retournée chez mon père qui ne m'a pas rejetée car contrairement à mon mari, il me disait que ce n'était pas ma faute. C'est même lui qui m'avait offert un foulard aux couleurs de notre drapeau que je portais pour aller au stade.

Ces événements ont détruit ma vie. J'ai dépéri et j'ai eu des soucis. J'ai arrêté mon travail au salon de coiffure car j'étais stigmatisée. Maintenant, je suis agent de sécurité dans une banque. Le voisinage décourage les candidats au mariage en leur disant que je suis une de ces femmes qui ont été violées au stade. C'est ce que je vis depuis ce jour. Depuis quelques temps, je prends en charge les frais universitaires de mon fils à l'étranger. Je lui loue un logement là-bas.

Mon père m'a toujours épaulée dans cette douloureuse épreuve.

Quand je viens à AVIPA, je me détends. Mais une fois à la maison, mes soucis reprennent le dessus. Je tombe moins malade maintenant grâce à la prise en charge médicale. L'argent de la réparation intérimaire m'a aussi permis d'acheter un congélateur. J'y conserve les jus locaux que je fais et que je vends. J'ai aussi aménagé ma chambre car avant je dormais sur un matelas.

Je remercie Dieu et je suis optimiste pour mon avenir. J'espère que les auteurs de ces exactions seront un jour jugés et emprisonnés. ■

Zenabou

”





”

De retour à la maison après les événements, l'accueil n'était pas chaleureux. Lorsqu'on est issu d'une famille wahabite, on n'aime pas avoir un enfant avec ce genre de problèmes. Je m'étais cachée pour aller au stade. Quand je suis revenue avec des blessures, mon oncle a été amer et m'a dit que c'était mon problème. Mes frères m'ont aidée car eux aussi étaient au stade. Pour me remonter le moral, ils me disaient qu'au moins j'étais vivante, alors que d'autres étaient morts au stade du 28 septembre.

Ma vie a changé après ces événements. Avant je n'avais aucun problème, je vivais avec ma famille et j'avais presque tout ce que je voulais. Mais après, une partie de la famille m'a abandonnée, j'ai dû me prendre en charge toute seule. Même mes études universitaires étaient perturbées. J'étais en dernière année de mathématiques. J'avais peur. L'événement avait pris tout mon esprit. J'ai quitté mon emploi d'hôtesse à Nestlé Guinée. Quand on est hôtesse, il faut être souriante mais je suis devenue timide ; dès que quelqu'un me regardait je pensais qu'on allait dire « Ah regarde elle était au stade, elle a eu ça ». J'ai continué la politique mais je faisais semblant d'aller bien. J'avais envie de me cacher. J'avais des remords. Chaque fois que je voyais les militaires, je me renfermais. Je culpabilisais car je faisais partie du comité national des jeunes, et j'avais poussé les gens à assister au rassemblement. J'ai vu des morts et ce bain de sang me revient en tête chaque fois. Pour ne pas rester seule, j'ai choisi l'enseignement. Je vis toujours chez mon oncle, en location.

J'ai investi dans l'élevage en achetant deux grosses vaches avec la réparation intérimaire, une activité qui pourrait me rapporter sur le long terme.

Les réparations m'ont beaucoup aidée. Psychologiquement, ça m'a fait beaucoup de bien car avant je n'osais même pas parler devant les gens. J'ai divisé l'argent que j'ai reçu. J'en ai donné une partie à ma petite sœur pour augmenter le capital du magasin d'alimentation générale qu'elle gère pour moi. Après l'achat de mes vaches, j'ai investi le reste de cet argent dans les frais scolaires des quatre enfants de ma défunte sœur.

Il faut continuer à vivre. Certains sont décédés, ou n'ont bénéficié d'aucune aide. D'autres sont portés disparus. Des parents n'ont jamais retrouvé leurs morts. Moi j'ai eu des réparations intérimaires médicales, thérapeutiques, financières, donc je suis optimiste. Les photos que j'ai prises de ma vie montrent qu'après la tempête, c'est le beau temps et la vie continue. ■

Aissata Nenen

”





”

Je suis le fils de Fatoumata Touzi Diallo. Après les événements, ma mère était déprimée, elle s'est sentie humiliée. Nous n'habitions pas ensemble mais lors de mes visites, elle ne m'a jamais dit ce qu'elle avait subi. Elle pleurait quand je lui posais des questions. À cause de ses malaises et de l'arthrose, elle est allée un mois à Koundara chez ma grand-mère. C'est là-bas qu'elle est décédée en 2014. Je n'ai su la vérité qu'en lisant ses documents médicaux. C'est là que j'ai compris pourquoi ma maman se cachait de moi.

Avant le 28 septembre, elle travaillait dans un grand hôtel de Conakry et elle était en bonne santé. Je me souviens que je venais lui rendre visite sur son lieu de travail. En tant que fils unique, elle me conseillait beaucoup. Mais sa santé s'est détériorée au village. Même se rendre au marché lui posait problème. Elle a subi une intervention chirurgicale qui a échoué. Les gens ne comprenaient pas ce qui lui arrivait.

Ma mère et moi militions dans des partis politiques différents. Elle m'avait dit de ne jamais abandonner ses camarades, victimes des mêmes événements. Ces dernières m'ont beaucoup soutenu après son décès.

Je m'investis dans mes activités de peintre et je suis serein grâce à la réparation intérimaire.

Mon adhésion à AVIPA m'a apporté du réconfort, moralement et financièrement. Ça me console même si je ne pourrai jamais oublier ce que ma mère a subi. Étant peintre, j'ai acheté des bidons de peinture avec la réparation financière intérimaire, et j'ai aussi un projet de mariage. Je ne me laisse pas faire, je m'efforce à aller de l'avant. ■

Anonyme

”





”

Quand ma mère est revenue du stade le 28 septembre 2009, elle s'est enfermée dans sa chambre. Je lui ai demandé à trois reprises ce qui n'allait pas. Elle refusait de sortir car elle disait qu'elle avait honte. Elle n'a jamais voulu aller à l'hôpital et je ne lui ai pas proposé de voir un médecin car je ne pensais pas que cela pouvait être grave. J'ai acheté des calmants.

Le fait que mon père l'ait quittée après les événements l'angoissait aussi. Il s'est rapproché d'elle lorsque sa maladie a empiré. Elle est restée un mois à la maison avant de mourir.

Je suis l'aînée de la famille et c'est mon mari qui nous épaulait financièrement. Chaque matin, je lavais ma mère, je lui donnais à manger et ses médicaments. Malgré sa souffrance, maman s'accrochait à ses projets pour nous. Elle rêvait d'envoyer mon jeune frère à l'étranger dans un club européen de football car il joue très bien. Elle me conseillait de bien m'occuper de mon mari. J'ai suivi ses conseils. Le jour où elle m'a dit qu'elle comptait sur moi pour m'occuper de mes trois frères, j'ai commencé à avoir peur. (Mamadi est en larmes.)

Avant les événements, maman gérait une boutique d'alimentation générale. Elle était même allée au stade avec 4 millions de francs guinéens sur elle. Elle pensait passer au marché de Madina pour faire des achats. Finalement, on a dû fermer la boutique car il n'y avait plus rien dedans.

Un jour, les amies de maman m'ont dit qu'AVIPA recherchait aussi les enfants des victimes du 28 septembre 2009. Depuis un an, je viens à AVIPA. Même si je ne pourrais jamais oublier ma mère, les thérapies m'ont permis d'atténuer ma douleur. Avec la réparation financière intérimaire, j'ai pu donner de l'argent à chacun de mes deux frères qui vivent à Conakry. J'ai aussi envoyé des denrées alimentaires à mon frère qui est à Kindia. Je me suis acheté une armoire, j'ai arrangé ma maison et j'ai payé les frais scolaires de mes enfants. J'ai acheté des rideaux que je revends.

Aujourd'hui je rends grâce à Dieu. ■

Mamadi

”





”

Après le 28 septembre, la nuit, je sursautais, je criais, j'avais peur. J'ai aussi eu des problèmes aux yeux. Ma grande sœur s'est occupée de moi. C'est elle qui est venue me chercher au stade. Le reste de ma famille ne sait pas que j'y suis allée en cachette.

J'ai dû abandonner mes études pendant une année. Je suis restée à Kindia pour mes soins puis je suis venue à Conakry. Ensuite, je me suis orientée dans une école professionnelle. J'ai fini d'étudier et je suis en stage.

Avec les conseils des thérapeutes, je fais moins de cauchemars. Mes troubles de la vue se sont aussi atténués. La réparation financière intérimaire m'a permis de suivre des cours d'informatique, ce dont je rêvais ! Je vends aussi des œufs.

Je suis heureuse car la vente d'œufs me rend indépendante, je suis autonome financièrement.

J'ai eu un fiancé mais il a rompu dès qu'il a su que j'étais une victime du 28 septembre. Ça joue sur mon avenir, je me fais du souci car je veux me marier. ■

Mariama Sadio

”





”

Je suis revenue à la maison le surlendemain des événements. Mon mari m'a dit de partir. Je suis allée chez mon jeune frère mais à l'époque, il n'y était pas et n'a pas eu connaissance de mon malheur. Le reste de la famille m'a fait des reproches. J'ai tellement souffert que je suis allée chez mon père au village et quelques semaines après je suis partie à Dakar.

Même mon propre fils était en colère et m'a boudée. C'est à la veille de son mariage qu'on nous a réconciliés. Avant les événements, je vendais des vêtements et je travaillais dans un restaurant.

Les thérapies à AVIPA m'ont beaucoup aidée. Maintenant je ne suis plus isolée, je sors, je m'habille bien et je n'ai plus peur. Quant à l'argent que j'ai reçu de la réparation financière intérimaire, j'ai acheté un congélateur, une télévision et j'ai investi dans la culture de piment au village. Maintenant je n'ai plus faim, je ne tends plus la main pour qu'on me prenne en transport ou pour participer aux événements sociaux (cérémonies). Je suis devenue autonome.

Je suis toujours inquiète pour mon fils malade.

Avant je m'énervais facilement. Je me souviens que j'étais de passage à Bambeto lors d'une manifestation. Je m'étais alors faufilée entre les forces de maintien de l'ordre et je me suis arrêtée. J'étais surprise de mon audace. J'ai compris ce jour-là que ma peur envers eux s'était enfin envolée. Tout comme je m'envole aujourd'hui vers un avenir radieux. ■

Oumou Kouloumi

”





”

Les événements du 28 septembre m'ont éloignée de mon mari pendant cinq à six mois car il ne voulait plus me voir. Il n'acceptait pas ce qui m'était arrivé. Grâce à la médiation de la famille, je suis revenue dans mon foyer mais peu après, mon époux est décédé. J'ai beaucoup souffert. J'étais malade et j'avais aussi la charge de mes cinq enfants et petits-enfants. Mon grand-frère m'aidait de son mieux mais il avait aussi sa propre famille à gérer. Du vivant de mon mari, on s'épaulait pour payer la scolarité des trois enfants qui étaient dans une école privée.

Avant les événements, je revendais du poisson fumé et des condiments au marché. Après le 28 septembre, j'ai vendu des sandwiches devant une école pour subvenir à nos besoins. J'assistais très peu aux activités sociales, cérémonies, mariages et baptêmes. Je me suis même retirée de notre association de femmes. Le peu d'argent que je gagnais, je l'utilisais pour nourrir mes enfants. Mes proches s'inquiétaient pour moi. Les rapports avec certains voisins ont aussi changé. Quand j'étais triste et que le souvenir des événements me revenait à l'esprit, mes enfants, les aînés, me remontaient le moral. Pour me soigner, j'allais dans des cliniques privées.

Grâce à AVIPA, j'ai appris la saponification et mes soins de santé ont été pris en charge. Avec la réparation intérimaire financière, j'ai ouvert un espace de stockage de charbon de bois, en plus de mon commerce de poissons. Cela a changé mon mode de vie car je subviens désormais à mes besoins et j'épargne de l'argent grâce à la formation de Wakili. Côté santé, je suis prise en charge quand je tombe malade. Le fait de me retrouver avec les autres victimes me fait aussi oublier mes soucis.

Avec tout ce que j'ai vécu, je peux dire que la vie est faite de hauts et de bas. Je sais que je ne ferai qu'aller de l'avant avec tous les appuis reçus. Ce que je souhaite, c'est que la prise en charge sanitaire se poursuive car seuls AVIPA et ses partenaires nous soutiennent. Je suis aussi heureuse de savoir qu'un centre pour les survivantes de violences sexuelles sera bientôt construit. ■

Kadiatou K.

”





”

Ma vie a été difficile. J'avais un atelier de couture vers l'aéroport. J'ai dû le fermer après les événements du 28 septembre n'ayant plus les moyens de payer le loyer. J'avais peur, je n'osais pas sortir en public. Ma famille et mon mari m'ont abandonnée avec nos quatre enfants. Après avoir vendu mes cinq machines à coudre, j'ai commencé un petit commerce pour subvenir à nos besoins. J'ai même dû changer de point de vente pour éviter les paroles blessantes et les railleries des gens. Mais ce que je gagnais était peu par rapport aux charges à payer comme l'habillement et la scolarité des enfants. Quand l'argent s'est épuisé, une amie nous a hébergés chez elle. Sans elle, nous serions devenus des sans-abris. Nous dormions sur le balcon et dans sa cuisine. J'étais aussi inquiète car une de mes filles avait des troubles psychologiques.

Puis, l'association AVIPA m'a aidée à obtenir un emploi de cuisinière. J'ai fait aussi du repassage pour d'autres personnes. Cela m'a permis de faire face aux frais scolaires des enfants.

Les réparations intérimaires m'ont aidée à reprendre confiance en moi. Maintenant je n'ai plus peur de paraître ni de m'exprimer en public. Grâce à l'aide financière que j'ai reçue, j'ai repris le commerce des pagnes et j'ai pu déménager dans une vraie maison, ma chambre-salon. J'ai acheté des chaises en plastique que je loue pour des cérémonies. J'ai aussi un congélateur dans lequel je mets le yaourt et le bissap que je vends. J'assiste ma maman qui est au village et parfois je la fais venir auprès de moi.

C'est la cuisine dans laquelle nous avons trouvé refuge chez une amie après le 28 septembre 2009.

Je suis optimiste sur l'avenir. Ma fille aînée a fini l'université et elle a même un prétendant à l'étranger ! Mon troisième enfant doit passer le bac. J'épargne déjà de l'argent pour ses frais universitaires grâce à la vente de yaourt et de bissap. ■

Aïcha Bambeto

”





“

J'avais un bébé de 3 mois que j'allaitais au moment des événements du 28 septembre. J'ai beaucoup souffert. N'osant pas aller à l'hôpital, je me suis confiée à mon médecin de quartier pour les soins. Je faisais des cauchemars, je me réveillais en sursaut en criant.

Quand mon mari a appris que j'étais allée au stade, il m'a abandonnée avec nos quatre enfants. Il n'envoyait plus d'argent. Il était en Europe et moi à Conakry dans la concession familiale où il nous a fait construire une dépendance dans la cour. J'ai dû transférer mes deux enfants scolarisés à l'époque dans un établissement privé vers l'école publique, car ils étaient renvoyés de l'école chaque mois. Je ne pouvais payer les frais scolaires. Pour la nourriture, on se débrouillait avec le peu que je gagnais. Des bonnes volontés m'offraient parfois du riz. J'ai dû abandonner la couture dans une fondation où je gagnais un peu d'argent. Finalement, j'ai vendu des sachets d'eau au marché.

Les soins de santé et les thérapies m'ont aidée car au début je n'osais pas m'exprimer, je ne faisais que pleurer. J'étais amaigrie. Avec une partie de l'argent de la réparation, j'ai inscrit les enfants dans une école privée et j'ai payé le transport de mon aîné pour Banjoul. Il a fini l'université mais n'a pas d'emploi. J'ai envoyé le reste de l'argent à Dakar où ma cousine m'a acheté des tenues sénégalaises que je revends ici. Avec les intérêts, j'ai réaménagé ma maison.

Voici tous les médicaments dont j'ai besoin depuis les événements.

Avant, je n'assistais pas aux cérémonies. Aujourd'hui, je peux aller à un mariage et rire. Je suis heureuse du changement opéré grâce aux réparations intérimaires. Jamais je n'aurais pensé vivre aussi longtemps et avoir un avenir. Je souhaite continuer à avoir assez de moyens pour que mon fils qui est à Banjoul puisse faire des études post-universitaires à l'étranger. Il est très intelligent. ■

Oumou K.

”





”

Après les événements du stade du 28 septembre, j'ai passé deux jours à l'hôpital avant de revenir dans mon foyer. Notre vie de couple était devenue différente, j'avais honte. Au bout d'un mois, j'ai préféré aller à Labé retrouver ma tante où je suis restée deux ans. Elle s'est bien occupée de moi. Puis j'ai passé un an et demi à Tougué. J'ai laissé ma fille de six ans auprès de ma grande sœur. Quant à sa petite sœur, elle est restée avec ma mère. Mon mari a déclaré que le sort de nos filles lui était égal.

Avant le 28 septembre, j'étais en dernière année dans une école professionnelle. Je n'ai pas repris mes études après. À mon retour, mon mari n'a plus voulu de moi. J'ai donc passé deux ans en Côte d'Ivoire. Quand je suis revenue, la famille nous a réconciliés et j'ai ramené mes deux filles. La vie n'est pas facile avec lui. J'ai terminé l'année d'étude qui me restait à faire et après mon stage, j'ai enseigné pendant trois ans dans une école primaire. Je faisais parallèlement du commerce pour payer les frais de scolarité d'une de mes filles.

Je viens depuis un an à AVIPA. J'ai reçu beaucoup de soutien. J'étais en dépression mais les thérapies ont diminué mon stress. La réparation financière intérimaire m'a permis d'élargir mon commerce d'eau, de jus et de bonbons glacés. Avant je louais mon congélateur et maintenant j'ai le mien. J'ai aussi payé les

*Je suis contente d'avoir acheté ce
conteneur pour mon commerce.*

deux mois que je devais pour la location de mon emplacement.

Gloire à Dieu. À un moment donné de ma vie, j'étais perturbée, maintenant je ne m'en sors pas mal ! ■

Assiatou

”





”

J'étais en colère après le 28 septembre. Mon époux aussi. Il m'avait dit de ne pas aller au stade. Il ne m'a pas chassée mais il ne s'est plus approché de moi. Il pensait que j'avais attrapé une infection là-bas.

Quand j'ai été soignée, j'ai vendu des médicaments. Mais depuis que j'ai reçu la réparation intérimaire financière, j'ai ouvert une boutique d'alimentation générale chez moi. J'ai aussi envoyé un groupe électrogène au village.

AVIPA m'a soignée et m'a redonné du courage. Grâce à la formation Wakili, je sais comment gérer mes revenus et je ne gaspille plus mon argent pour m'acheter des vêtements coûteux.

Aujourd'hui, j'espère que le jugement aura lieu. Pour le reste je suis optimiste. ■

Ramatoulaye

”





“

J’étais en début de grossesse le jour où je suis allée au stade. Après les événements, les voisins se moquaient de moi et je n’osais pas sortir. Mes amies m’ont finalement conseillé de ne pas rester enfermée. J’ai recommencé la vente de condiments au marché. Le fait d’y passer la journée avec les autres diminuait mon stress.

J’étais toujours avec mon mari mais chacun vivait dans son coin. Un jour il est parti en Europe sans me dire au revoir. Les propriétaires de la maison m’ont dit de partir. J’ai vendu mes biens pour payer l’avance d’un autre logement. Mes enfants sont restés deux ans sans aller à l’école faute de pouvoir leur payer leurs études.

Puis, avec ce que j’ai finalement gagné au marché et la tontine, j’ai réinscrit mes enfants à l’école. Et le fait qu’une personne t’approche, t’écoute et te donne des conseils pour alléger ta peine, c’est déjà une grande considération. Une aide inestimable. Je ne pourrai jamais remercier assez AVIPA et ses thérapeutes. Je suis prise en charge quand je suis malade et je bénéficie des formations. Dès que j’ai reçu la réparation financière, j’ai acheté un conteneur [qui me sert de boutique]. Il faut me voir assise dedans comme une reine ! Quand les gens viennent

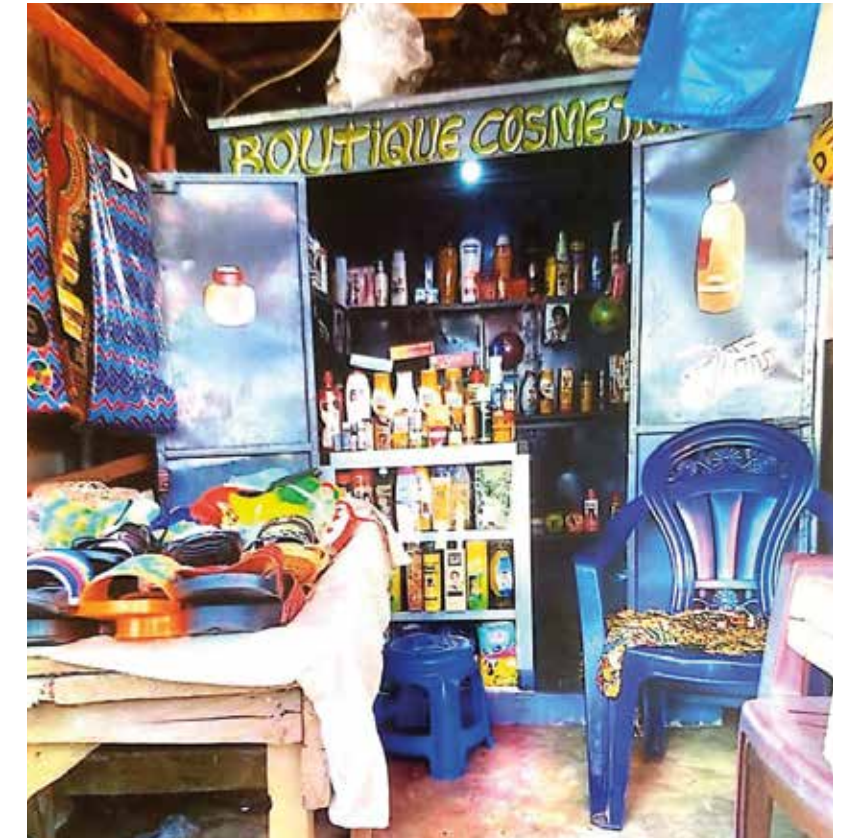
Je suis heureuse dans mon conteneur.

me voir, ils font des bénédictions. Mais aujourd’hui, dès que des manifestations ont lieu dans le pays, ça me rappelle le 28 septembre.

Hier est différent d’aujourd’hui. Je suis une dame maintenant ! ■

Kadiatou Bah

”





NATIONS UNIES
DROITS DE L'HOMME
HAUT-COMMISSARIAT
République de Guinée